

L'autre pays

- *Ils nous ont ramenés comme de la boue à la semelle de leurs souliers.*¹

Sûrement peut-on recueillir de la terre comme on récupère de l'eau de pluie. Sans pioche et les mains ouvertes. Les yeux au bout des paumes pour considérer, toucher doucement, tisser des liens. Penser recouvrir des sols tendres qui coaguleraient sous chacun de nos pas en nous façonnant des semelles de boue. Alors, de la plante de nos pieds, la terre s'échangerait au bout des doigts et nos mains formeraient une boule, d'abord petite puis pas à pas, une boule plus grosse, finalement un monde. On peut construire beaucoup avec une terre qui se donne, des peuples qu'on invite. Verticaux comme des murs, nous avons les bras à ouvrir.

Accueillir. Recueillir sans s'accaparer. Parce que chaque accaparement embrase l'Histoire, éteint un homme, assèche une terre. Nous arpentons en étranges apatrides des terres qui abdiquent, qui se braquent, se recroquevillent pour finalement se fendre. Dans l'éclatement des surfaces chaque bloc joue pour lui-même et depuis les fissures de séparation sifflent des souffles chauds qui racontent que la Terre peut aussi être faite pour étouffer. Si cette dernière a de plus en plus l'aridité d'un champ de briques, les murs sont avec légitimité devenus notre territoire. Au monde alors de nous écraser les pieds quand on pense l'avoir dans les mains.

Il faut peut-être repartir de là justement ; des pieds et des mains. De notre contact au sol et de ce qui est préhensible. Du poids qu'exerce notre corps sur une portion vivante du globe. Du petit volume d'humus et de terre compacté sous nos empreintes comme un premier territoire. D'un territoire précisément à notre échelle, un point de départ inviolable. Le plus tragique des exilés revendique encore sa souveraineté de ses deux pieds appuyés contre le monde. De cette zone qu'il transporte à chacun de ses pas, il est indélogeable. Il est chez lui.

Si la plante de nos pieds est, au milieu du monde, ce que l'on habite avant tout, les dermatoglyphes qui sillonnent nos orteils et nos doigts s'engouffrent dans la réalité parallèle d'une carte topographique. D'une carte et d'un laisser-passer ; quand les empreintes ne sont pas reprises à l'encre rouge sur les papiers d'identité des supplétifs d'Algérie, quand elles ne sont pas brûlées à la vis chez les femmes et les hommes de Calais, ... Si la planète ressemble finalement aux doigts lacérés des migrants, aux identités qu'on ignore ou efface, il faut peut-être essayer de dessiner avec autre chose que des bétonnières. Arrêter de tout recouvrir.

Faire un pas d'abord : déplacer son territoire. Amorcer une ligne comme une piste nouvelle qui n'entaille pas l'espace mais l'embrasse. Se déplacer ainsi au milieu de tout ce qui est à sa place et tracer dans le monde ce que le monde permet mais ne peut pas mettre en place. Prolonger l'essentiel. Nous marchons le dos au soleil et les yeux dans nos ombres

¹ « La mémoire de nos pères », *Interception*, France Inter, 25 septembre 2016

comme les enfants perdus. Nous reste alors à transformer cet égarement en fugue et partir inventer des pays comme un ancêtre. Déposer des frontières, ouvertes et mouvantes, chaque jour renouvelées, sur l'orbite des planètes. En guise de clés de lecture. Venir côtoyer l'époque et son emballement en s'enveloppant dans un temps d'avant les ruines et les tumuli. Avant les bâtisses et l'extraction des pierres, quand, encore en devenir, les montagnes s'élevaient en architectures de corail. Nous pourrions charrier une histoire du monde à chacun de nos pas. Nous pourrions investir chaque considération avec la certitude que les pages blanches n'existent pas, que chaque geste ne se déploie pas comme bon nous semble mais se loge au mieux ; dans les interstices d'une page saturée. Nous sommes le monde en creux. Il nous faut alors revendiquer les obstacles et la complexité des choses pour amorcer une conversation fondamentale avec tout ce qui nous est extérieur. Pour cohabiter, simplement.

Guillaume Barborini, juillet 2017

Ce texte était proposé en 2017 pour l'exposition *Séjourner*, au Studio Um, Avignon.